LE COMTE DUPRAT DEVENU THÉOLOGIEN.

A PARIS,

Chez Madame DUFRESNE, Libraire au Palais ;
Et chez PICHARD, Libraire au Luxembourg.

LE COMTE DUPRAT,

Colonel d'infanterie, ci-devant commandant pour le Roi à Mahé ſur la Côte-Malabar, devenu Théologien.

CELUI qui fait un ſerment contre ſa conſcience, eſt un lâche, un être vil, mépriſé de tous. Celui qui l'exige mérite la mort. Développons ces deux grands principes d'éternelle vérité.

La conſcience eſt le juge ſévere de l'ame, un rayon de la lumiere divine, pour l'éclairer dans toutes ſes actions. Dieu, qui la créa pour être immortelle, pour être éternellement heureuſe, a cependant voulu qu'elle fût pure & ſans tâche, pour jouir de ce bonheur qui nous eſt deſtiné. Il a voulu encore que nous fuſſions l'ouvrage le plus parfait, ſorti de ſes mains. Et pour mettre le comble à ſes divins bienfaits, il nous a donné le libre arbitre de faire le bien ou le mal, afin que nous fuſſions en quelque ſorte nous-mêmes les auteurs de notre propre gloire. *Ce qui a fait dire ſi improprement que nous étions nés libres, quand nous ſommes les eſclaves de toutes les paſſions, ſi-tôt que le créateur nous abandonne.* Mais Dieu voulant notre bonheur, connoiſſant notre foibleſſe, nous a ſecourus de ſa grâce, & nous a donné pour guide la conſcience

qui ne nous quitte jamais, qui nous porte toujours vers le bien. C'eſt un tyran cruel ſi nous ne l'écoutons pas : nul ne peut ſe le diſſimuler. C'eſt un juge de paix ſi nous l'écoutons, & ſi nous ſuivons ſes douces impulſions. Car on a beau dire, on ne ſauroit être heureux ſi l'ame n'eſt tranquille. Et les maux même ſont affoiblis, lorſqu'elle eſt dégagée de tous remords.

Il ſeroit difficile de révoquer en doute l'immortalité de l'ame, quoi qu'en diſe la philoſophie moderne. Ses impies ſectateurs, hommes de boue & de corruption, qui ne peuvent ſoutenir l'éclat du jour, cherchent en vain les moyens d'effacer en eux, toute idée d'un créateur, & d'une vie future : l'un & l'autre exiſtent, l'un & l'autre les tourmentent; ils les repouſſent ſans ceſſe, ſans ceſſe il les retrouvent ſous leurs yeux, ils ſont dans l'abîme, ils s'y précipitent de plus en plus, & voudroient entraîner dans leur chute tout le genre humain. C'eſt le propre du crime, de vouloir faire des criminels, de déteſter la vertu, quoiqu'il ſoit forcé de lui rendre hommage.

Enfin, nos nouveaux philoſophes, ces prétendus eſprits forts, (à mes yeux ſi ſtupides) qui rient de voir des hommes aſſezpuérils pour croire enDieu,pour écouter le cri de leur conſcience, (que nul ne peut étouffer), pour avoir la foibleſſe de ſupporter avec courage & patiemment les maux dont cette vie eſt hériſſée, dans l'eſpoir d'une vie future qui doit être éternellement heureuſe, qui nous donne déjà des jouiſſances par le tempérament même qu'elle met dans nos propres ſouffrances, par la maniere dont nous les recevons, par la douce ſatisfaction que nous reſſentons après avoir fait une bonne action; enfin par la faculté que nous avons d'offrir à Dieu les malheurs qu'il nous envoie, étant fermement convaincus, qu'il les a pour agréables. *Si c'eſt une erreur, il faut du moins convenir qu'elle a ſes agrémens, & que c'eſt une atrocité de vouloir nous l'ôter.*

Nos philoſophes, que nous promettent-ils à la place ? Rien, ils nous diſent que lorſque nous mourrons, tout doit finir avec nous. Belle conſolation ! Si c'eſt là le réſultat de toute leur ſcience, acquiſe par de longs & laborieux travaux, il vaut mieux reſter ignorant, & nous laiſſer dans un aveuglement qui nous donne tant de jouiſſances. Mais ſi tout doit finir avec nous, le philoſophe riche doit quitter la vie avec bien plus de regrets, que le riche vertueux : le premier, qui ne doit pas avoir la folie de ſe croire immortel, doit éprouver mille tourmens à la fin de chaque jour, puiſque c'eſt un jour paſſé qui ne reviendra plus, & que le terme fatal approche en proportion de ce que les jouiſſances s'échappent ; ſans compter encore les accidens, la cruelle incertitude de ne pouvoir ſe promettre un ſeul inſtant d'exiſtence : tout cela, dis-je, doit horriblement tourmenter ces grands eſprits forts, ces génies ſi matériels, car toute leur plate ſcience ne les préſerve point de la mort, ni même de la plus légere des ſouffrances attachées à l'humanité ; ils ne vivent pas une demi heure de plus : leur impertinente philoſophie ne nous offre donc aucun avantage. Elle ne tend qu'à l'égoiſme, & les égoiſtes ſont le plus grand fléau de la ſociété ; il faut les étouffer.

Le riche vertueux, penſe, au contraire, que ſes richeſſes ſont immortelles, par le généreux uſage qu'il en fait. Il eſt fortement convaincu qus chaque partie de ſon bien qu'il donne pour ſecourir les malheureux, ou pour une bonne action quelconque, eſt un riche tréſor qu'il envoie dans le ciel, qui lui ſera fidellement gardé, pour en jouir ſeul lorſqu'il y ſera. S'il ſe trompe encore, c'eſt du moins en faveur de la ſociété ; cette eſpèce d'égoiſme ne le trouble pas, il en fait le bonheur. Enfin il voit d'un œil tranquille les rides ſe former ſur ſon front, ſes jours s'écouler, la mort arriver à grands pas, il ſe dit ſans ceſſe, je ſuis étranger ſur cette terre, le lieu que j'habite n'eſt qu'un aride

défert que je dois paffer, pour arriver dans ma véritable demeure ; mais tout aride qu'il eft, je puis cependant y faire une très-abondante moiffon (chacun pouvant la faire auffi forte qu'il veut), dont je jouirai éternellement. *Ce font les vertus qui feront à jamais incorruptibles* ; cette maxime & ces efpérances appartiennent au pauvre comme au riche, puifque la charité chrétienne tient lieu de tout ; il me femble que ce doux efpoir, fût-il chimérique, nous rend moins malheureux dans cette vie, & fait le bonheur de tous ; nous portant toujours à faire aux autres ce que nous voudrions qu'on nous fît : il nous donne enfin des mœurs, & fans mœurs il n'eft point de gouvernement ; ceux qui veulent étouffer en nous ces principes, font donc des monftres ennemis du genre humain, dont il faut débarraffer la terre.

Ce philofophe, qui fait tout, qui connoît tout, qui prévoit tout ; qui n'eft étonné d'aucune des merveilles que la nature nous offre avec tant de profufion, qui cependant ne veut admettre une divinité qui a tout créé ; je lui demande de vouloir bien me rendre compte, du plus petit objet qui frappe mes fens, de me démontrer phyfiquement, comment & pourquoi l'être le moins important exifte ? Enfin je lui demande de m'expliquer le moindre de fes propres mouvemens : il me fera de grandes phrafes auxquelles je n'entendrai rien, ni lui non plus, & je ne ferai point fatisfait. Moi qui crois en Dieu (& qui ne fuis pas fi favant) je refte frappé d'étonnement & d'admiration à la moindre des chofes que la nature me préfente : je fens une élévation dans l'ame : je fens de grandes jouiffances intérieures, qui me font oublier mes maux ; c'eft une barbarie que de vouloir me les ôter.

Je me demande fans ceffe comment la nature a-t-elle pu produire ces merveilles ? Seroit-ce le hafard ? Mais le hafard ne produit pas toujours les mêmes chofes, & toujours je vois des productions qui fe renouvellent, telles que j'en avois vu la veille, telles qu'on

les a vues depuis cent ans, depuis la création du monde : enfin, ſi le haſard les a produites, le haſard eſt donc un Dieu, alors ce n'eſt plus qu'une diſpute de mots, & l'être ſuprême exiſte.

Je vois des objets qui raviſſent mon ame : j'en vois de très-brutes : j'en vois qui me paroiſſent ne pas devoir fixer mon attention (quoiqu'il n'y ait rien dans la nature qui ne ſoit une merveille). Mais je ſuis entouré de tant de grandes beautés, que je ne m'arrête point à celles qui me paroiſſent d'un ordre inférieur ; ou ſi je m'y arrête quelquefois, je me dis : l'homme qui a fait tant de brillantes découvertes, qui eſt parvenu à porter les arts & les ſciences au plus haut degré de perfection, comment ne peut-il créer un grain de ſable ? animer un corps quelconque ! ne fût-ce qu'un inſecte ! ou ſeulement établir la végétation dans une ſeule feuille, même d'une plante des plus communes ! il ne donne la vie à rien. Il eſt toujours ignorant, toujours plus fat & plus orgueilleux.

Si tout en nous eſt matiere, j'en ſens une en moi bien ſubtile ! je vois & j'éprouve que tout mon individu que j'appelle le corps (ainſi que tout le monde), ne peut s'élever au-deſſus de la terre (& y reſter) de l'épaiſſeur d'un cheveu, malgré toute mon orgueilleuſe philoſophie & ma grande ſcience. Cette partie, je ſais qu'elle eſt réellement matiere, quoique parfaitement organiſée. Mais je ſens en même-tems qu'il eſt en moi un ſecond être bien étonnant, qui me paroît avoir des facultés, j'oſe dire divines. Je m'éleve au-deſſus de tout ce qui eſt créé. J'embraſſe en même-tems tout ce vaſte univers. Je pénetre dans tous les corps. Je vois en même-tems, & plus vîte que le moment qui fuit, tout ce que j'ai vu dans ma vie dans toutes les parties du monde, même ce que je n'ai jamais vu. J'ai lu l'hiſtoire de tous les différens peuples de la terre. Je vois en même-tems tout ce qu'ils ont fait, tout ce qu'ils auroient dû faire. Je vois leurs

armées en bataille. Je les vois combattre. Je vois les vainqueurs. Je vois les vaincus. J'entends les cris de joie des uns, j'entends les cris de douleur des autres. Je vois toutes ces différentes nuances, & je ſens que je m'unis à mon auteur. Si c'eſt là de la matiere, il faut convenir qu'elle eſt d'une nature bien extraordinaire; elle ſe dilate d'une maniere bien inconcevable !

Le ſoleil porte ſes rayons de lumiere à des diſtances incalculables. Je paſſe toutes les bornes qui lui ſont preſcrites. Je m'éleve encore des milliards de millions de milliards (de ces diſtances) au-deſſus de tout ce qu'il éclaire. Je ne trouve point de bornes dans ce grand vuide infini, (ſi toutesfois il exiſte un vuide) je parcours plus vîte qu'on ne peut calculer la rapidité du tems qui s'échappe; & l'on veut me perſuader que cette grande faculté n'eſt autre choſe que de la matiere ſemblable au navet que je mange, à l'animal le plus immonde ! Ah ! mortels, que vous êtes aveugles ! & vous, prétendus philoſophes, que vous êtes coupables de tromper ainſi des peuples ignorans & crédules ! vos crimes ſans doute vous rendent plus vils que l'inſecte que vous foulez à vos pieds; mais tôt au tard la raiſon triomphera de vos ſottes & dangereuſes maximes, & vous n'inſpirerez que le mépris qui vous eſt dû.

Cette ſubſtance intellectuelle, qu'en dépit des philoſophes j'appelle mon ame, ne ſauroit être de même nature que mon corps. Je viens de le prouver; je ſens qu'elle eſt par ſon eſſence pour être éternellement incorruptible; que c'eſt une émanation de la divinité. Je ſais très-bien qu'elle eſt ſuſceptible de ſe ſouiller, ſi elle ſe ſépare de ſon guide qui eſt la conſcience; mais alors elle en portera la peine, ſans cependant ceſſer d'exiſter, puiſqu'elle ne peut finir. Elle ne pourra ſe réunir à ſon créateur, ſi elle ne ſe purifie avant de comparoître devant ſon redoutable tribunal. Puiſque rien d'impur ne peut approcher de cet être

ſi parfaitement excellent, l'ame exiſte donc ? elle ne peut exiſter, s'il n'exiſte un Dieu.

Les philoſophes me diront que le monde eſt éternel, parce qu'ils ne peuvent comprendre comment il fut créé. Je ne le comprends pas mieux qu'eux ; mais je vais leur faire une objection bien ſimple. Ils me rendroient un grand ſervice d'y répondre de maniere à me convaincre.

Si le monde eſt éternel, il doit être éternellement habité, éternellement couvert de toutes ſes productions ; ou bien le monde ſeroit lui-même ce Dieu que je cherche qui auroit créé tout ce que nous y voyons ; ce qui ſeroit dur à concevoir.

Je ſais ce que ma religion m'ordonne de croire ; je le crois : mais je veux, pour un moment, m'écarter de ces principes, afin de mettre ces grands eſprits forts plus à portée de me répondre.

Je ne diſpute pas ſur l'époque où le monde a commencé ; mais voyons s'il peut être de toute éternité. J'exiſte, voilà un fait ; mais je n'exiſte que parce que deux êtres, abſolument ſemblables à moi, exiſtoient avant moi. C'eſt d'eux que je tiens mon exiſtence ; s'ils n'avoient exiſté, je n'exiſterois pas non plus. Ces deux êtres devoient la leur à deux autres êtres qui étoient également ſemblables, qui la devoient de même à d'autres, &c. &c. A remonter tout auſſi haut que l'on voudra, peu m'importe ; mais il faut trouver le premier homme duquel je deſcends ; & ce premier homme, certainement, ne s'eſt pas fait tout ſeul, ou bien d'autres auroient eu la même faculté : nous n'en connoiſſons pas d'exemple. Il a donc été créé ? Qui peut l'avoir créé, ſi ce n'eſt un Dieu, qui n'a jamais commencé ? Puiſque s'il avoit commencé, même difficulté exiſteroit encore. Il faut donc, de néceſſité abſolue, un premier principe de toute éternité abſolument indépendant. Ce n'eſt pas facile à comprendre, j'en conviens ; mais

quand on veut nier l'exiſtence d'un Dieu créateur, il faut prouver comment tout ce qui eſt, exiſte. Il en eſt de même pour tous les êtres animés. Pour tout ce qui eſt ſujet à la végétation, un premier a été créé.

Une ſeconde & grande preuve que l'homme a commencé, c'eſt l'origine des loix, des ſciences & des arts que nous connoiſſons parfaitement. Nous voyons l'homme dans ſon enfance ; nous voyons ſes différentes gradations. On ne peut conteſter le fait, puiſque tous les jours nous faiſons de nouvelles découvertes dans tous les genres ; & tous les jours nous les perfectionnons. Il me ſemble que ſi l'homme étoit éternel, il ne devroit plus y avoir de découverte à faire. Le créateur, qui de toute éternité ſait tout & peut tout, n'a point retouché à ſon ouvrage depuis qu'il eſt fait. L'homme d'aujourd'hui n'eſt pas différemment organiſé de celui qu'il créa : on ne voit point de différence dans l'organiſation des productions de la terre ; tout ſuit le même ordre de marche qui lui fut aſſigné dès le premier jour.

Si le monde étoit éternel, il n'eût jamais éprouvé de dégradation : perſonne n'ignorant qu'il n'y a que ce qui a commencé & ce qui doit finir, qui ſe dégrade ; & cette dégradation annonce néceſſairement une fin. On ne peut diſconvenir qu'il n'en ait beaucoup éprouvé de bien des eſpeces différentes, non - ſeulement le globe que nous habitons, mais encore les planetes & les aſtres qui ſont connus. On a reconnu des taches dans la lune, dans le ſoleil, qui n'exiſtoient pas anciennement. Le monde a donc été créé ainſi que tout ce qu'il contient ?

On me dira peut-être auſſi, puiſque je ſuis ſi fortement convaincu : de démontrer, moi-même, phyſiquement l'exiſtence de Dieu, je ſens que je deviens philoſophe pour répondre à tous ces ſavans. Je commence, pour trancher affirmativement, comme ils

font, par nier l'exiſtence de Rome (quoiqu'on m'en ait ſouvent parlé), parce que je ne l'ai jamais vue. Mais on me dira, faites-en le voyage, vous la verrez, tout le monde peut la voir. Je veux bien, par condeſcendance, m'y tranſporter. Je verrai peut-être cette ville ſuperbe, mais je dirai qu'elle eſt éternelle, parce que je n'ai jamais vu les architectes qui l'ont bâtie. Je dis la même choſe des tours de Notre-Dame, que je vois ici; certainement, celui qui en a jetté les fondemens, eſt mort depuis bien des ſiecles, par conſéquent je ſerai fondé à nier qu'il a exiſté, puiſqu'on ne pourra me le faire voir; mais on me dira: être incrédule & ſtupide, comment voulez-vous que cette quantité de pierres ſe ſoyent taillées d'elles-mêmes, ſe ſoyent placées les unes ſur les autres avec du ciment, qui fait corps avec elles, ſe ſoyent diſtribuées dans un plan ſi régulier; tout cela n'annonce-t-il pas un habile architecte, qui d'abord a conçu ſon projet dans ſa tête, qui s'eſt enſuite ſervi de cauſes ſecondes pour le faire exécuter, mais toujours ſous ſes yeux pour les porter au point de perfection où vous les voyez; ne ferai-je point en droit de traiter ces philoſophes comme ils m'auroient traité, de leur dire: êtres incrédules, cent fois plus ſtupides & plus méchants que moi, voyez tout ce qui vous entoure; tout cela s'eſt-il fait ſeul? Voyez ſeulement un petit coin de votre jardin, ſemez-y différentes eſpèces de graines, mêlez-les bien enſemble. Elles ſont inſenſibles, elles n'ont pas d'intelligence, vous verrez ſi chacune ne ſe reproduira pas dans la forme, & ſous les couleurs qui lui ſont preſcrites. Eſt-ce cette graine qui, d'elle-même, a la faculté de choiſir dans la terre les ſucs nourriſſiers qui lui ſont propres pour prendre une certaine conſiſtence, & pour ſe parer de ces couleurs ſi vives, ſi variées que l'art à peine peut imiter? Eſt-ce cette graine, qui d'elle-même travaille dans ſon ſein une quantité d'autres

graines qui ont précifément la même forme & les mêmes propriétés qu'elles avoient auparavant ? Si vous me dites que c'eft d'elle-même qu'elle a toutes ces facultés, ne fuis-je pas autorifé de vous dire auffi, que les pierres qui compofent l'édifice de Notre-Dame, & toute la ville de Rome, fe font pofées d'elles-mêmes, telles qu'elles font ? Ce raifonnement feroit auffi abfurde que vous. Il faut donc fe foumettre à croire qu'il exiftoit des architectes avant Notre-Dame, avant Rome, que c'eft eux qui les ont bâties. Il faut donc fe foumettre à croire qu'il eft un Dieu ! nos yeux ne fauroient l'appercevoir que dans fes ouvrages. Mais ils portent tous le caractère de la main qui les a formés. Enfin l'homme, cet être fi intelligent, peut-il devoir fon exiftence à la nature aveugle ! Ce raifonnement bien fimple, à la portée de tout le monde, me paroît cependant bien plus démonftratif que toutes les grandes phrafes de ces ineptes favans.

Dieu exifte donc ? Or, s'il exifte, nous lui devons un culte. Il doit néceffairement exiger d'éternelles actions de grâces, pour tous les bienfaits qu'il nous prodigue chaque jour ; ne l'exigeât-il point, nous le lui devrions encore, ou nous ferions pire que des animaux, puifqu'avec la faculté de penfer, de fentir le prix d'un bienfait, nous ferions des ingrats, & l'ingratitude mene à tous les crimes : nous en avons fous nos yeux de terribles exemples ; nous voyons, & nous éprouvons que les ingrats font les plus odieux, les plus cruels de tous les monftres.

Les hommes de tous les temps onr reconnu la néceffité d'un culte, non-feulement pour rendre des actions de graces à la divinité, pour les bienfaits qu'ils en avoient reçus, mais encore pour fe la rendre plus favorable dans le cours de leur vie, même encore après leur mort : car ils n'étoient jamais fi fervens que dans les dangers, & au moment de rendre leur dernier foupir. Ils croyoient donc à l'im-

mortalité de l'ame ! enfin tous les législateurs de la terre, ceux même qui étoient les moins pieux, ont tous pris pour base du gouvernement qu'ils vouloient établir, la religion, tant ils sentoient qu'elle étoit essentielle pour contenir les hommes. Zaleucus, originaire de Locres en Italie, disciple de Pythagore, plaça à la tête de ses loix ce qui concernoit le culte des Dieux. Dès le préambule il déclare, qu'avant toute chose on doit être persuadé qu'il y a des Dieux ; que si l'on éleve ses regards & sa pensée vers le ciel, on sera convaincu que la disposition des corps célestes, & l'ordre qui régne dans toute la nature, ne sont point un ouvrage des hommes ni du hazard ; qu'ainsi l'on doit adorer les Dieux, comme les auteurs de tout ce que la vie nous présente de bon & de beau. Il veut de plus que l'on tienne son ame exempte de tout vice, parce que les Dieux n'acceptent ni les sacrifices ni les offrandes des méchans, & qu'ils ne se plaisent qu'aux actions justes & bienfaisantes des hommes vertueux.

La religion ne seroit donc rien, quant au moral, qu'elle est absolument indispensable, quant à la politique. Des législateurs qui veulent la détruire, méritent donc la mort, puisqu'ils se déclarent par cette action les ennemis de la société ?

Qu'on lise l'histoire du genre humain, à remonter aux siecles les plus obscurs jusqu'à nos jours, on trouvera par-tout des temples, des autels : ce que Racine le jeune a si bien exprimé dans son poëme de la religion :

» Oui, je trouve par tout des respects unanimes,
». Des temples, des autels, des prêtres, des victimes.
» Le ciel reçut toujours nos vœux & notre encens.
» Nous pouvons, je l'avoue, esclaves de nos sens,
« De la divinité défigurer l'image :
« A des Dieux mugissans l'Egypte rend hommage ;
» Mais dans ce bœuf impur qu'elle daigne honorer,
» C'est un Dieu cependant qu'elle croit adorer.

J'ai lu l'hiſtoire de toutes les religions des différens peuples de la terre. Beaucoup ſont calquées ſur celle que nous profeſſons. Il eſt vrai que la plupart ſont défigurées au point qu'elles en ſont ridicules. Mais toutes ont pour objet d'adorer la divinité qui a tout créé. La nôtre eſt parvenue juſqu'à nous dans toute ſa pureté. Auſſi nous montre-t-elle par tout les caractères de ſon divin auteur. Nos légiſlateurs n'ont encore oſé la nier hautement, mais ils veulent l'anéantir, paroiſſant vouloir lui rendre ſon premier éclat. Mais, miſérables athées, croyez vous que vos ſuccès contre elle ſe porteront auſſi loin que ceux que vous avez eu pour égarer les peuples & les faire égorger entre eux ? Non, elle a pris naiſſance, ou pour mieux dire, elle fut ratifiée (car elle eſt auſſi ancienne que le monde) dans les tourmens, les tourmens ne ſauroient la détruire, ils ne feront que lui procurer un triomphe de plus. Tremblez donc ! la foudre eſt prête à tomber ſur vous ! le tonnerre gronde, de tous les tems le ciel a vengé les outrages qu'il a reçus.

Je n'entreprendrai point de prouver la vérité de notre religion ; tant d'habiles théologiens en ont ſi bien démontré l'évidence, qu'il ne m'appartient point de rien ajouter à ce qu'ils ont dit. D'ailleurs je ne ſuis point théologien, quoique j'annonce dans mon titre que je le ſuis devenu, je n'ai même jamais fait mes études : j'en fais l'aveu, je crois avoir ſeulement le ſens commun, il n'en faut pas davantage pour réfuter une ſote aſſemblée qui n'en a d'aucune eſpèce, qui fait tout ſans nul principe, qui ne connoît que les atrocités.

Ce malheureux peuple Français, qui croit profeſſer la religion catholique, apoſtolique & romaine, qui prétend, dit-il, perſévérer juſqu'à la fin dans cette croyance, devient cependant tout-à-coup ſchiſmatique, parce qu'il a la bêtiſe de prendre pour, des Dieux, des monſtres qui le dévorent. Il croit que la conſti-

tution civile du clergé (qu'il ne connoît pas) ne porte point ſur le ſpirituel, parce qu'on lui dit que ce mot n'y eſt point énoncé. Je vais donc eſſayer de lui faire comprendre à quel point il eſt trompé par ceux auxquels il a mis ſa confiance, & qui la méritent ſi peu.

Peuples, écoutez-moi, je ne vous parlerai point des pères de l'égliſe, des conciles, des déciſions que l'égliſe réunie a prononcé, de toutes ces ſavantes diſcuſſions entre les plus habiles Théologiens : ce ſeroit au-deſſus de votre portée. Ce ſeroit vous parler une langue étrangère, que vous n'entendriez pas. Je vais vous parler de l'évangile que vous liſez ou devez lire chaque jour, de ce livre ſublime, de ce livre divin que nul mortel n'auroit pu compoſer ; de ce livre dans lequel les plus ſavans s'inſtruiſent, dans leqnel les plus ignorans en comprennent aſſez pour opérer leur ſalut.

Vous croyez tous en Jéſus-Chriſt, vous croyez à ſes apôtres ? Voici ce que le divin Sauveur dit à Pierre dans Saint-Mathieu, ch. 16, verſet 18 : « Et » moi auſſi je vous dis que vous êtes Pierre, & que » ſur cette pierre je bâtirai mon égliſe ; & les por- » tes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. »

Voilà donc bien décidément un chef de l'égliſe ; un chef que Jéſus-Chriſt lui-même a choiſi pour une égliſe que toutes les puiſſances de la terre ne pourroient détruire, puiſque l'enfer ne le pourroit pas.

Il dit au même apôtre, au verſer ſuivant, 19 : « & » je vous donnerai les clefs du royaume des cieux, » & tout ce que vous lierez ſur la terre ſera auſſi lié » dans les cieux. » Dieu, par ces paroles, ne donne-t-il pas, quant au ſpirituel, un pouvoir ſans bornes au chef de ſon égliſe ? Ne l'inſtitue-t-il pas ſon vicaire ſur la terre ? Saint-Pierre étant mort, ſon légitime ſucceſſeur n'a-t-il pas les mêmes pouvoirs ? Tous ne les ont-ils pas eu juſqu'à nous, & ne les

auront-ils pas jufqu'à la confommation des fiècles ? puifque l'églife doit durer toujours ? Que Jéfus-Chrift a dit à Saint-Pierre que c'étoit fur lui qu'il la bâtiffoit ? Saint-Pierre n'eft plus, par conféquent le pape, comme fon fucceffeur, eft donc le premier dans l'églife ? Il ne la fait pas à lui feul, j'en conviens, mais il en eft la pierre principale ; on doit le regarder comme la clef de la voûte de l'édifice, qui ne fait pas tout l'édifice, mais à laquelle tout l'édifice aboutit. Ainfi celui qui s'en fépare, n'eft plus de l'édifice. Il eft hors de l'églife.

Jefus-Chrift après fa réfurrection dit à tous fes difciples, toujours Saint Mathieu, chap. 20 verfet 19 : « Allez donc & inftruifez tous les peuples, les bap» tifant au nom du pere & du fils & du faint efprit ».

Verfet 20. « Et leur apprennant à obferver toutes » les chofes que je vous ai commandées, & affurez» vous que je ferai toujours avec vous jufqu'à la con» fommation des fiecles ». Il eft donc évident que Jefus-Chrift n'abandonne pas fon églife ; que les fucceffeurs des Apôtres reçoivent tous les mêmes pouvoirs ; vouloir nier ce fait, c'eft dire qu'on ne croit pas à la religion. Il conviendroit infiniment mieux de l'avouer tout plattement. Il y auroit plus de franchife, & l'on ne tromperoit perfonne.

Dieu a dit à fes difciples d'aller inftruite tous les peuples. Il ne l'a dit qu'à eux feuls. Il y avoit cependant déjà beaucoup de fideles qui croyoient en lui : ce qui prouve que tous n'ont pas cette miffion ; qu'il faut néceffairement être élu pour l'avoir ; & l'on ne peut donner un pouvoir qu'on n'a pas. Les élections n'appartiennent donc pas au peuple ; ce n'eft pas à la multitude que Jefus-Chrift a donné fes pouvoirs ; ce n'eft pas à elle qu'il a dit, ce que vous lierez fur la terre, fera auffi lié dans les cieux : ce n'eft pas à elle à qui il a dit, & affurez vous que je ferai toujours avec vous jufqu'à la confommation des fiecles !.... Croyez-

vous qu'il ſoit au milieu de cette multitude effrénée qui commet tant de maſſacres & d'incendies, tant de profanations, qui, dans ſa fureur, ſe préſente enſuite pour procéder à l'élection de vos paſteurs ? C'eſt l'enfer déchaîné qui la conduit. C'eſt l'eſprit des factieux (qui veulent nous anéantir) qui la dirige. Je vous dis donc que quiconque veut s'écarter des principes que je viens de vous faire connoître, eſt abſolument hors de l'égliſe. Alors on n'eſt plus de la religion catholique, apoſtolique & romaine ; on n'eſt plus chrétien. Peuples, voyez à quel point vos brigands démagogues veulent vous égarer !

Jeſus-Chriſt dit à ſes diſciples : Allez, inſtruiſez tous les peuples. Il ne devoit pas alors fixer à chacun des limites, les prêtres n'étant pas encore aſſez nombreux, ni même les fideles ; mais comme il leur aſſure qu'il ſera toujours parmi eux juſqu'à la conſommation des ſiecles, on ne peut diſconvenir qu'il ne ſoit toujours au milieu de ſon égliſe aſſemblée, que par conſéquent il ne s'y décide rien qu'il ne l'ait inſpiré.

Le nombre des fideles s'étant accru, néceſſairement il a fallu augmenter celui des prêtres ; mais c'eſt toujours l'égliſe elle-même qui les choiſiſſoit, & qui leur donnoit des pouvoirs. Si quelquefois elle a fait ce choix en préſence du peuple, c'étoit pour qu'il lui fût permis de déclarer hautement tout ce qu'il auroit pu ſavoir contre les ſujets qu'elle vouloit élire, tant elle deſiroit qu'ils fuſſent dignes du ſaint miniſtere où ils étoient appellés ; mais les fonctions du peuple n'alloient pas plus loin. Vous voyez donc que c'eſt pour vous aveugler de plus en plus, pour vous perdre & dans ce monde & dans l'autre, qu'on vous dit le contraire.

Je ſais très-bien que vous pourriez avoir le droit de propoſer à l'égliſe tel ou tel ſujet pour être votre paſteur, tout le monde l'a ſans exception ; mais il faut qu'elle l'approuve, qu'elle lui tranſmette les pouvoirs

qu'elle tient directement de Dieu ! ou bien c'eſt un intrus, ſchiſmatique, hérétique, un voleur ; & vous, vous n'êtes que des brébis égarées qui partagez le crime de votre paſteur, ſi vous concourez à ſon élection, & ſi vous allez à ſes inſtructions, puiſqu'elles ne peuvent être ſelon Dieu, & vous courez avec lui dans l'éternel abîme de douleur, dont vos faux amis ne vous ſortiront pas.

Les limites de chaque égliſe en particulier, ont la même origine que l'étendue du culte : l'égliſe univerſelle (en proportion qu'il ſe propageoit), aſſignoit à chaque évêque un canton, lequel il ne pouvoit étendre ni reſtreindre ; il avoit des coopérateurs, c'eſt ce que vous appellez *depuis votre régénération dans le crime & l'anarchie*, fonctionaires publics, auxquels il aſſignoit auſſi des limites à chacun en particulier, toujours dans ſon canton ou diocèſe ; ils ne pouvoient non plus les outre-paſſer, ni les rétrécir ; l'évêque avoit l'autorité ſur eux, comme le pape l'avoit ſur tout le clergé de la chrétienté ; il étoit le chef de ſon diocèſe, comme le pape l'étoit de toute l'égliſe. Ce gouvernement fut établi dès le tems des apôtres, il a été le même juſqu'à ce jour, & croyez qu'il le ſera juſqu'à la conſommation des ſiècles, en dépit de votre aſſemblée prétendue nationale.

Dieu a dit que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre ſon égliſe : cet oracle eſt plus ſûr que celui des philoſophes ignorans, & de la nation avilie & dégradée : vous voyez donc où vous conduit votre imbécile crédulité, vous abandonnez, vous maltraitez même des paſteurs qui vous nourriſſoient, qui vous inſtruiſoient dans la voie du ſalut, qui vous édifioient enfin, pour ſuivre l'exécration du genre humain ; des monſtres qui vroudroient vous dévorer tous : vous dites cependant que vous ne voulez pas vous ſéparer du chef de l'égliſe, & vous voyez que le

chef

chef de l'églife les repouffe loin de lui comme des loups dévorans qui viennent porter la mort dans le bercail.

Je vous ai fait voir avec évidence, que les limites de chaque églife particuliere, ont toujours été déterminées par l'églife univerfelle, ou par fon chef qui eft le pape ; Jéfus-Chrift n'abandonne jamais fon églife, ces limites font donc d'inftitution divine, il n'appartient donc pas au gouvernement civil de les fixer ? il peut propofer fes vues pour les changer, mais il faut toujours l'autorité du faint-fiége, ou de ceux qui en ont reçu les pouvoirs, & ce fera toujours Dieu qui aura prononcé par l'organe de fon églife ; le dernier des féminariftes connoît cette grande vérité : il fait auffi que tout prêtre quelconque, qui n'eft pas canoniquement inftitué, n'importe pour quelle fònction que ce puiffe être, eft hors de l'églife, il n'eft plus de la religion catholique, apoftolique & romaine, c'eft un fchifmatique, un hérétique, un apoftat : par conféquent tous ceux qui ont fait le ferment civique du clergé, font des lâches, des traîtres, de êtres vils, méprifables aux yeux de l'univers : ils ont (comme Judas) abandonné leur Dieu, pour quelques pieces d'argent ; comme Judas ils n'en jouiront pas ; la nation, foi-difant la nation les a trompés & les trompera toujours.

Par ce ferment (qu'ils ont fai contre leur confcience) ils fe font rendus parjures devant Dieu, devant les hommes ; ils avoient juré aux pieds des autels, d'être fidèles aux engagemens qu'ils prenoient dans leur nouvel état, d'y perfifter jufqu'à la fin, d'être toujours foumis à l'églife. Voyez comme ils y croient ! Seront-ils plus fidèles à celui qu'ils viennent de faire ? Eux, qui ont tout violé, foi, loi, religion, toute efpèce de principes, l'honneur même, car celui qui ne remplit pas les devoirs de fon état, eft abfolument des-honoré : qui pourra donc défor-

mais établir quelque efpèce de confiance en de pareils êtres ? Si quelqu'un d'entr'eux èft moins coupable, on ne peut le juftifier que dans fa ftupidité abfolue ; alors, il eft indigne de toute fonction publique, à plus forte raifon encore de l'augufte miniftere où il paroiffoit devoir être appellé : il me refte à prouver que ceux qui ont exigé le ferment, méritoient la mort.

L'affemblée qui fe dit nationale, & qui n'eft rien qu'un affemblage monftrueux : qui pouvoit régénérer l'état, & qui l'anéantit, qui ne compte les jours de fon exiftence, que par le nombre des atrocités qu'elle commet, a porté fa fureur jufqu'à vouloir forcer les confciences, jufqu'à vouloir nous forcer de penfer différemment de ce que nous penfons ; elle veut étendre fon defpotifme jufques dans nos ames, elle qui ne croit pas en Dieu, qui croit tout, auffi matériel, qu'elle. On connoît chez quelques hommes des efforts de génie, on ne connoît dans l'affemblée que des efforts de férocité.

Voulant rendre le peuple favorable à fes horribles deffeins, fachant combien il eft facile de le tromper, elle décrete une liberté abfolue d'agir, de penfer, d'écrire, n'importe que les bienféances, les mœurs foient bleffées, tout eft & doit être permis, elle met le droit de l'homme à l'égal de celui des tigres : elle prétend, pour que cette liberté foit fans bornes, qu'on aura même celle des opinions religieufes, & peu de temps après la feule religion vraie, la feule dominante dans le royaume (depuis qu'il eft fondé) eft indignement perfécutée, pour ne pas dire profcrite : nos légiflateurs n'ont encore ofé le prononcer, mais elle l'eft de fait ; cette conduite ne prouve-t-elle pas que depuis qu'ils font affemblés, ils ont le projet d'anéantir toute efpece de culte quelconque, par conféquent de religion, & ce font des hommes ! des Français ! nos repréfentans ! nos régénérateurs ! nos

maîtres ! . . . . Je ne ſais quel nom leur donner, mais ils ne ſont rien pour moi : l'horreur du plus affreux ſupplice eſt à mes yeux moins épouvantable, que la ſeule idée que je pourrois avoir de leur être jamais ſoumis.

Quoi ! l'état ayant beſoin de grandes réformes, je vous choiſis, perfides, pour les opérer avec ſageſſe, & vous trahiſſez ma confiance ! je vous ordonne de rétablir l'ordre dans les finances du roi, vous augmentez ſa dette, au point qu'il devient impoſſible de l'acquitter (malgré que vous avez tout ſupprimé) ! vous employez tout le numéraire de l'état à ſolder des brigands (que vous faites venir de tous les coins de la terre) pour m'égorger ! quand vous avez tout conſommé, qu'il ne vous reſte plus rien, pour continuer vos dévaſtations, pour corrompre l'armée, vous vous aviſez de créer une énorme quantité de papier-monnoie, ſigne certain d'une banqueroute totale. Puiſqu'en vendant tout le royaume, on ne les acquitteroit pas ! qui par cette raiſon, ont perdu dès le jour de leur naiſſance huit ou neuf pour cent ! qui perdent aujourd'hui quinze ou vingt & qui ſe réduiront à rien !

Je vous indique les abus qu'il faut ſupprimer, vous détruiſez tout ! je vous défends ſpécialement de toucher à tels & tels objets, c'eſt ceux-là que vous anéantiſſez les premiers ! infideles commis, tigres altérés de mon ſang, ai-je donc ceſſé d'être votre maître, pour vous avoir revêtus de mes pouvoirs ? Ne puis je les révoquer quand il me plaira ? Je le puis, vous le ſavez. Vous en êtes ſi convaincus, qu'en conſéquence vous vous emparez de mon bien, pour me faire lâchement aſſaſſiner, & brûler mes poſſeſſions. Et ſi je ſuis aſſez heureux pour échapper à vos fureurs, vous voulez m'ôter encore le ſeul eſpoir qui me reſte, celui d'offrir à mon Dieu, tous les maux que vous me faites ſouffrir ! c'eſt un rafinement de cruauté, juſqu'à ce jour inconnu chez les peuples les plus barbares. Vous

me privez des prêtres que ce même Dieu a choisi pour me servir de médiateur auprès de lui ! vous me défendez l'entrée de ces lieux saints, où il me permettoit de lui offrir de l'encens & des vœux ! vous voulez que je sacrifie à Baal ! monstres épouventables, d'où sortez-vous donc, & quelle est notre lâcheté de vous souffrir ?

Quoi ! dans tous les pays du monde, il est des lieux réputés sacrés où chacun peut avec confiance invoquer le Dieu qu'il sert, & vous ne voulez pas que je puisse invoquer le mien ! vous renversez ses autels ! vous faites de son temple une caverne de voleurs ! vous dites que vous permettez en France toute espece de culte, le seul qu'on y connoissoit, celui du vrai Dieu, sera le seul proscrit !...... Que n'ai-je en mon pouvoir toutes les foudres du ciel pour les lancer toutes sur vous !

Dans toutes les religions possibles, on en respecte les ministres. On voudroit qu'ils eussent des vertus plus qu'humaines ; vous persécutez ceux de la seule vraie, *vous insultez de la man ière la plus atroce, la plus basse & la plus dégoûtante son chef, qui non-seulement est le souverain pontife, chef de toute la chrétieneté, mais encore il tient rang parmi les souverains de la terre, par les états qu'il possède où lui seul donne des loix !* & vous choisissez pour celle que vous voulez nous donner, les êtres les plus vils, ceux que vous connoissez pour les grands scélérats ! afin qu'on reconnoisse mieux qu'ils viennent de vous !

Vous envoyez outrager d'une maniere jusqu'à ce jour inconnue, & qu'on n'oseroit dire sans honte, des vierges saintes, qui ont tout sacrifié pour se vouer uniquement au saint culte des autels ! à qui vous n'aviez déjà laissé que le plus strict nécessaire pour ne pas mourir de faim ! qui cependant ne cessoient jour & nuit d'invoquer le ciel pour vous ; & vous avez la barbarie d'envoyer fouiller leur humble retraite !

parce qu'elles ne veulent pas, comme vous, abandonner leur Dieu ! mais, miférables, qui êtes - vous donc, encore une fois ? N'eft-il donc rien fur la terre ni dans les cieux qui puiffe être à l'abri de vos infâmes profanations ? Ah ! je reconnois à vos fureurs, que le ciel eft courroucé contre nous, puifqu'il n'a pas encore lancé fes foudres fur vous. Il nous punit de nous être refroidis dans le faint exercice de la piété. Il veut nous éprouver encore, mais c'eft pour préparer un nouveau triomphe à fa religion, & bientôt vous ferez le plus terrible exemple dont il punit les facrileges, & la profanation de fon temple. Nul jamais ne peut échapper à fa vengeance, toutes les hiftoires nous l'ont fidelement tranfmis.

Vous parler des livres faints, ce feroit jetter aux chiens les chofes faintes. Je vais donc vous citer l'hiftoire profane. Celle d'un juif, dont la nation fut réprouvée : (ce qui fait que vous vous glorifiez de l'admettre aujourd'hui parmi vous). Lifez Flavius Jofephe. Vous y trouverez que Dieu punit toujours les impies. Jafabel, cette reine fuperbe, qui méconnut le vrai Dieu, pour en adorer de faux, fut jettée du haut d'un mur, & mangée par les chiens. Gotholia fa fille, plus méchante qu'elle, & que vous connoiffez fons le nom d'Athalie, fut mafacrée. Oza fut frappé de mort fubite, pour avoir ofé porter fes mains fur l'arche fainte, qui cependant étoit prête à tomber de deffus le charriot où elle étoit dans le moment qu'on la tranfportoit de Charlathiarim, à Jérufalem, parce qu'il n'étoit pas facrificateur.

Les Philiftins éprouverent toutes fortes de maux pour avoir retenu cette arche qu'ils avoient prife fur les Ifraëlites. Ils l'avoient placée dans le temple de leur dieu Dagon, dans la ville d'Azot. L'idole fut renverfée à la préfence de l'arche. Ils la releverent, elle fut encore renverfée. Ils y revinrent plufieurs fois, toujours en vain. Toujours elle rentroit dans la pouf-

ſiere. Chaque jour elle étoit pour eux un nouveau jour de malheur. Ils eſſayerent de la tranſporter dans plusieurs villes différentes, les mêmes calamités les ſuivirent par tout. Enfin ne pouvant plus ſupporter les maux qu'elle leur cauſoit, ils prirent le parti de la renvoyer à ce peuple auquel Dieu l'avoit donnée. Je remplirois un gros volume de pareilles citations. Je vais vous en rapporter quelqu'autre des peuples idolâtres. Peut-être vous frapperont-elles davantage.

Imilcon, l'un des plus grands généraux des Carthaginois, venant de remporter les victoires les plus mémorables ſur Denis, tyran de Syracuſe, fit entrer dans le port de cette ville fameuſe, une flotte de deux mille vaiſſeaux, tant des ſiens que de ceux qu'il avoit pris ſur l'ennemi. Il avoit de l'autre côté de la ville, une armée victorieuſe compoſée de trois cens mille hommes, qu'il fit camper dans les environs. Enflé de tant d'éclatans ſuccès, il crut pouvoir braver les Dieux, comme il avoit bravé les hommes. Il fit dreſſer ſa tente dans le temple de Jupiter. Il permit à ſes ſoldats toute ſorte de dévaſtations. Il prit le fauxbourg de l'Achradine, & pilla le temple de Cérès & de Proſerpine. Il fit démolir les tombeaux : mais bientôt le téméraire fut puni de ſon impiété. Dès ce moment ſa fortune baiſſa. Chaque jour étoit pour lui quelque nouveau ſujet d'alarmes, & toujours des malheurs inattendus que nul mortel n'auroit pu prévoir. Toutes les nuits les Carthaginois furent ſaiſis de terreurs paniques. Ils couroient à l'enceinte de leur camp, ſans ſavoir pourquoi. La moitié de l'armée mourut de la peſte, l'autre moitié fut vaincue, toute la flotte brulée ou diſperſée par ce même tyran, que tout récemment il avoit lui-même vaincu. Enfin les débris de cette malheureuſe armée, furent honteuſement ramenés dans Carthage, après avoir abandonné toutes ſes richeſſes au vainqueur.

Imilcon y fut l'opprobre de ſes concitoyens, traînant une vie languiſſante, couvert de haillons; il alloit tous les jours de temple en temple, confeſſer ſes impiétés envers les Dieux, reconnoiſſant la juſtice de leur vengeance. Ses remords le pourſuivirent juſqu'au tombeau dans lequel il deſcendit, conſumé de honte & de chagrin.

Croyez-vous, Sectateurs impies de la plus atroce philoſophie, que tant de funeſtes événemens fuſſent l'effet de cauſes naturelles ! . . . . C'étoit le ciel même qui vengeoit les outrages qu'il avoit reçus. Ce n'étoit pas ſans doute Jupiter, Cérès, Proſerpine : ces Dieux étoient ſourds & muets ; mais ces peuples, tout aveugles qu'ils étoient, adoroient cependant en eux un Dieu créateur ! le créateur les punit.

De tous les temps les impies & les ſacriléges furent punis d'une maniere qui faiſoit évidemment connoître le tribunal d'où partoit la ſentence qui les condamnoit. Voyez chez les Grecs la guerre qui fut nommée la guerre ſacrée.

Philomèle de Phocide, homme audacieux & ſans religion, ſe ſaiſit du temple de Delphes, ſous l'apparence cependant de prétextes fondés.

Les Lacédémoniens ayant perdu la bataille de Leuctres, les Thébains, vainqueurs, ſe plaignirent hautement dans le conſeil des Amphictyons, de ce que les vaincus s'étoient emparés injuſtement de la citadelle de Cadmée; ceux-ci furent condamnés à une amende conſidérable : Les Phocéens avoient été impoſés par le même conſeil à une amende auſſi, d'un certain nombre de talens, pour avoir fait labourer à leur profit une grande partie du territoire de Cirrée, qui étoit conſacré au Dieu de Delphes. Comme les Phocéens ne ſe preſſoient point de ſatisfaire à ce décret, les gardiens du temple préſenterent au conſeil une requête, par laquelle ils demandoient qu'au cas que les Phocéens refuſaſſent de rendre au Dieu

les terres qu'ils lui avoient enlevées, qu'il leur fût permis de confiſquer les leurs mêmes pour le ſervice de leur Dieu : le décret fut rendu. D'autres peuples furent auſſi condamnés, entr'autres les Lacédémoniens.

Philomèle repréſenta aux Phocéens l'impoſſibilité de payer la taxe énorme qu'on exigeoit d'eux. D'ailleurs il leur fit entendre que c'étoit eux autrefois qui avoient eu la propriété & l'intendance de l'oracle, que par conſéquent ils étoient fondés à en demander pour eux-mêmes la préſidence : voilà le ſujet de la guerre ſacrée qui dura neuf ans.

Philomèle s'empara du temple de l'oracle, après en avoir tué la garde qu'on appelloit les Tracides ; deſquels il donna toute la dépouille à ſes ſoldats : il arracha le décret des Amphictyons, des colonnes auxquelles il étoit attaché, & fit déchirer tous les regiſtres ſur leſquels il étoit écrit ; c'eſt la ſeule profanation qu'il ſe permit alors. Mais dans la ſuite, ſelon les circonſtances, il finit par le piller entiérement : *tout le monde ſait qu'il renfermoit des tréſors immenſes* ; auſſi ſa fin, ainſi que celle de tous ſes coopérateurs, fut-elle viſiblement une punition du ciel.

Philomèle ſe précipita lui-même de deſſus une hauteur où ſes ennemis le tenoient enfermé, ſon frere Onomarque, qui lui ſuccéda dans le commandement, fut mis en croix : Phaylle, qui fut le troiſieme, ne trouva dans une maladie de langueur, qu'une mort plus lente, qu'un plus long ſupplice. Phalœcus enfin, qui avoit achevé de dépouiller le temple des offrandes qui lui reſtoient, vécut encore aſſez long-temps dans des courſes perpétuelles, toujours accompagnées de craintes & de dangers, non pour arriver à un ſort plus heureux que celui de ſes complices ; mais afin que tourmenté plus long-temps, ſa punition fut plus connue & devînt plus exem-

plaire ; il finit par être écrafé de la foudre du ciel, avec un très-grand nombre des fiens, qui l'avoient aidé dans la profanation du temple : enfin, généralement tous ceux qui eurent part au facrilege, officiers, foldats ou autres, furent égorgés, ou finirent par une mort qui annonçoit vifiblement la punition du ciel ; jufques aux femmes mêmes qui s'étoient parées des joyaux pris dans le temple, éprouverent auffi des punitions particulieres : tout périt par un châtiment marqué par la nature même du crime : au contraire tous ceux qui s'étoient armés pour la défenfe du temple, profpérerent, notamment Philippe II, Roi de Macédoine, pere du grand Alexandre, qui augmenta toujours (depuis) en crédit & en gloire.

Eh bien ! impies profanateurs des chofes facrées ! croyez-vous encore qu'une telle punition (qui n'excepte aucun coupable) foit dans l'ordre des chofes ? Non.... Ce n'eft plus cet Appollon non plus qui peut fe venger ainfi ! Apollon n'eft rien : c'eft un Dieu qui tient l'univers dans fa main, qui le balance à fon gré, qui pefe nos deftinées.... Il prend pitié, je le fais, de nos miferes ; mais il ne fouffre pas qu'on l'outrage. Les payens, me direz vous, l'ont méconnu ; c'étoit leurs faux Dieux qu'ils traitoient ainfi ; je vous répondrai qu'ils n'en connoiffoient point d'autre, & qu'ils donnoient à ceux qu'ils adoroient les mêmes attributs qui n'appartiennent qu'au divin créateur. Ils étoient aveugles quant aux objets de leur culte ; mais leurs intentions étoient toujours de rendre hommage à la divinité qu'ils croyoient avoir fait toutes chofes de rien ; à l'être fuprême enfin, qui d'un feul regard peut tout anéantir. C'étoit donc à l'être fuprême qu'ils vouloient faire injure, lorfqu'ils étoient impies & facriléges ! C'étoit donc l'être fuprême qui les foudroyoit, puifque rien ne fe fait fans fa volonté abfolue !

Les premiers chrétiens renverferent les idoles des

payens. Sans offenser le ciel, sans être impies, leurs yeux étoient ouverts à la lumiere ; ils éclairerent les peuples, ils les avertirent que leurs faux Dieux n'étoient que l'ouvrage de leurs mains, qu'ils n'étoient rien, mais en étoit un seul & unique, qui régnoit dans le ciel, & gouvernoit la terre ; que c'étoit à lui seul qu'il falloit rendre hommage ; que lui seul méritoit nos respects, notre encens & nos vœux ; & Dieu voulant confirmer ce qu'ils annonçoient, fit dès ce moment cesser tous les oracles ; ils resterent muets, ils ne parlerent plus. Je craindrois de m'égarer dans les sentiers de l'erreur, si j'osois me permettre d'expliquer pourquoi Dieu voulut que quelquefois ces oracles fussent vrais ; mais enfin de tous les temps, les peuples religieux ont prospéré : les scélérats ont eu le sort qu'ils méritoient. Je vais encore vous rapporter un trait frappant de la maniere dont le ciel punit le crime. Les circonstances ne sont plus les mêmes, mais elles sont analogues à des tigres altérés de sang.

Dans le temps que Jason, tyran de Phéres, entra en armes dans la Locride, il s'éleva dans Argos une sédition, suivie d'un meurtre tellement affreux, que la Grece entiere n'avoit jamais rien vu de semblable. Le gouvernement d'Argos étoit purement démocratique. Les orateurs de la populace s'étant avisés de s'animer contre ceux qui étoient distingués par leurs richesses, ou par leur réputation, ceux-ci, pour se venger, entreprirent d'arracher au peuple l'autorité publique. Le soupçon, qu'on en eût, fit mettre quelques-uns de ces derniers à la torture, & d'autres se tuerent eux-mêmes pour la prévenir ; mais un d'entr'eux avoua le fait, & donna des indices dans sa déposition, contre une trentaine des principaux de la ville. Le peuple, sans autre examen, fit mourir tous les accusés, & vendit leurs biens à l'encan. Plusieurs autres ayant été soupçonnés du même complot, &

les orateurs animant encore la populace par de fausses accusations, elle s'aigrit au point de condamner à la mort douze cens de ses plus riches & de ses plus considérables concitoyens. (On trouve même à la marge du grec dix-huit cens).

Dans la suite, les orateurs eux-mêmes ne furent pas épargnés, car ces malheureux craignant que l'effroyable exécution dont ils étoient cause, n'eût enfin pour eux un retour funeste, mirent fin tout d'un coup à leurs dépositions. Le peuple qui crut qu'ils abandonnoient sa cause, tourna aussi-tôt son indignation contr'eux, & les égorgea tous sans miséricorde ; c'est ainsi que par un effet de la vengeance divine, ils furent eux-même la victime de la frénésie qu'ils avoient fait naître ; mais enfin, cette rage populaire étant passée, les habitans revinrent d'eux-mêmes à cette bienveillance réciproque, dans laquelle ils vivoient auparavant,

Voilà, factieux, votre portrait, voilà votre ouvrage; mais aussi voilà le sort qui vous attend. Votre chef n'est déjà plus ; comme Philomele, il est mort le premier. Mirabeau, ce monstre exécrable, qui ne sut vivre un moment sans commettre un grand crime; cet être si vil ! cet être, qui réunissant tous les vices, vous avoit tous réunis près de lui, où sont maintenant ses jouissances ? Sa fortune égaloit ses forfaits, les forfaits la lui avoient acquise. Il est mort, il n'a pas joui un seul instant ; car sa fortune portée au comble, il a cessé de vivre. Craignez ce terrible châtiment.

Vous l'avez imité tant qu'il vécut : maintenant vous en faites votre dieu, parce qu'à ses yeux les plus grands crimes étoient les plus grandes vertus ; parce qu'il fut l'assassin de son roi, parce qu'il étoit impie & sacrilége, & vous portez l'horreur de vos inconséquences, & la dérision, jusqu'à vouloir que ses cendres infectes reposent dans un lieu saint ; dans celui que les ames dévotes réverent le plus ! . . . . . .

Tremblez impies, tremblez ; le tonnerre gronde, bientôt la foudre tombera ſur vos têtes ; comme lui, vous mourrez dans l'opprobre, & les races futures auront tous vos noms en exécration ; vous finirez tous par les mêmes principes que vous avez prêchés.

Celui qui a dit que l'inſurrection étoit le plus ſaint des devoirs, périra par une inſurrection. Il a déjà violemment éprouvé l'horreur de ſes maximes ; & c'eſt vous-mêmes qui travaillez à ſoulever ſes ſoldats contre lui : tant il eſt vrai que les méchans ſe ſont toujours détruits entre eux ; un autre avoit caché ſon ambition ſous le voile ſpécieux d'ami du peuple. Il quitta, pour le mieux prouver, le parti qu'il défendoit. Il s'eſt apperçu qu'il s'étoit trompé, il a paru vouloir rentrer dans les bornes honnêtes ; il n'inſpire plus de confiance nulle part & le peuple le pourſuit.

Vous avez vu le ſcélérat Necker. Il s'eſt ſervi des ſcélérats pour bouleverſer tout le royaume, pour uſurper la qualité de grand homme, quoiqu'il n'eût nulle eſpèce de talens. Les ſcélérats l'ont mis dans la boue & l'ont proſcrit, ce qui prouve encore que le ciel eſt juſte. Il eſt quelquefois lent à punir, mais jamais nul ne peut échapper au juſte châtiment qu'il avoit mérité. Déjà nous voyons qu'il exerce ſes vengeances. Brizard, commèdien, que vous avez nommé pour élire vos paſteurs, eſt mort ſubitement dès qu'il a donné ſa voix au nouvel intrus de S.-Sulpice. C'eſt le premier commédien qui ait exercé cette fonction.

Pluſieurs curés intrus ſont morts en arrivant dans leurs presbytères. L'abbé de Ceſve, ancien curé de Poitiers, député à votre aſſemblée, a été inſtallé évêque de la même ville, le dimanche de la paſſion. Il eſt mort le jeudi d'après. Marcilli, éditeur de la gazette nationale, l'un des plus ardens révolutionnaires, voulant par ſes écrits ſéditieux, incendiaires, égaler vos forfaits, a terminé ſa lâche carrière par une mort

qui portoit tous les caractères de la vengeance céleste : & vos atrocités durent encore !

Vous poursuivez avec une fureur (qui n'eut jamais d'exemple), vos indignes persécutions contre la religion & ses ministres. Quel changement avez-vous produit ? Vous avez ranimé la ferveur des tièdes, & vous nous avez appris à connoître les faux prophêtes qui sous l'habit saint s'étoient glissez parmi nous. Voilà tout ce qu'ont produit vos forfaits. La religion est toujours la même. L'église n'a rien perdu de ses droits. Jésus-Christ est avec elle jusqu'à la consommation des siècles, il saura réparer quand il lui plaira les anticipations que vous avez osé vous permettre sur elle.

Vous avez fait une conquête aisée de tous les biens du clergé. Vous aviez cru par-là que la religion seroit anéantie. Vous avez vu que vous vous étiez trompés, qu'elle n'en étoit que plus triomphante ; vous avez voulu forcer les prêtres à faire un serment sacrilége qui du moins l'auroit bannie du royaume : vous n'avez trouvé que des scélérats tels que vous, de faux prophètes qui se sont prêtés à vos impiétés. L'église encore a triomphé.

Mais êtes-vous susceptibles de sentir ce que vous annoncez, en exigeant un serment auquel tout être honnête répugne ? C'est annoncer à l'univers entier que vous ne prétendez remplir aucun de vos engagemens. Que l'honneur n'est à vos yeux qu'un être de raison, que vous méprisez. Car celui qui fait un serment contraire à celui qu'il avoit déjà fait, les anéantit tous d'eux. Il en feroit mille qu'il n'en tiendroit aucun. Celui qui le fait contre sa conscience, blesse aussi toutes les loix de l'honneur. Il ne peut donc inspirer aucune espèse de confiance. Celui qui l'exige ne sauroit en inspirer davantage, puisqu'en l'exigeant il dévelope les mêmes principes. De plus, il se montre tyran farouche & cruel, qui non content d'exercer ses fureurs sur nos corps, veut encore les exercer sur nos

âmes. Le ſupplice le plus ignominieux eſt donc le juſte prix de ſes forfaits.

Vous avez réduit à l'indigence les miniſtres de l'égliſe, ils ont ſupporté avec un courage vraiment héroïque tous les maux que vous leur avez fait ſouffrir, & n'ont ceſſé d'invoquer le ciel pour vous. Maintenant vous leur interdiſez toute eſpèce de fonctions, s'il ne ſont parjures. Vous les perſécutez, vous les vouez à la fureur du peuple, lui diſant que c'eſt encore eux qui ſont la cauſe de toutes les calamités, dont vous ſeuls êtes les auteurs. Vous voulez par tant d'indignes actions, nous forcer auſſi nous-mêmes de trahir nos conſciences; nous n'en ſommes que plus fermes dans nos principes. Ceux qui ont un écu vont le porter chez l'étranger pour y vivre en paix, & profeſſer librement leur religion. Les prêtres les y ſuivent. Ceux qui n'ont pas aſſez de fortune pour s'expatrier, offrent leurs vœux au ciel, dans des cavernes, ainſi que faiſoient les premiers chrétiens, & le ciel les a pour agréables. Qu'ont donc produit vos fureurs? le voici:

Vous perſuadez toujours au peuple, (qui n'a d'autres facultés que celles que l'inſtinct donne à tous les animaux) que tous vos pénibles travaux tendent à l'enrichir, à faire ſon bonheur, quand vous le conduiſez dans l'abîme des malheurs dont vous ne le ſortirez jamais. *Du moins deviez-vous mettre plus d'art à le tromper.*

Toutes les paroiſſes de Paris (je dis de Paris, mais il en étoit de même dans tout le royaume en proportion des facultés) trouvoient des ſecours immenſes, chez les riches vertueux pour nourrir leurs pauvres. Ces ames charitables faiſoient le bien ſans oſtentation, pour le ſeul plaiſir de le faire. Pour remplir les préceptes de l'évangile qui dit, que la main gauche ne ſache point ce que la droite aura donné; ils portoient leurs aumônes au ſeul homme qui méritoit leur confiance, au véritable paſteur qui connoiſſoit mieux

que tout autre l'indigence individuelle de ſon troupeau. Penſez-vous que ce riche dépoſera maintenant ſes bienfaits dans les mains d'un ſcélérat, qui n'a ni foi, ni loi, ni mœurs, ni religion ? qui eſt enfin un voleur ? Il n'en fera rien. Il craindroit d'être volé lui même. Il ne connoît pas non plus le véritable indigent. Il ne faut pas vous attendre qu'il donne à ce mendiant qu'il ſait que vous ſalariez pour l'égorger, pour l'incendier. Tous les ſecours ſont donc taris juſqu'à leur ſource ? Vous êtes donc des monſtres d'exiger un ſerment contre la conſcience, qui répugne à tout homme honnête ? Vous méritez donc la mort ? C'eſt ce que j'ai annoncé que je prouverois. Je crois avoir ſuffiſamment rempli mes engagemens.

Grand Dieu ! quelle eſt donc votre puiſſance ! quelle eſt donc cette religion que vous nous annoncez devoir triompher toujours au milieu des perſécutions, & qui triomphe en effet ? Si quelquefois vous avez ſouffert que ceux qui nous la prêchent, fuſſent bien loin de cette grande auſtérité qu'elle ordonne, elle n'en paroiſſoit pas moins ſainte, elle n'en attiroit pas moins de fideles dans ſon ſein. Si vous avez permis qu'ils fuſſent riches en nous prêchant la pauvreté ; que pluſieurs fiſſent un mauvais uſage de leurs richeſſes, quand ils nous ordonnoient de nous priver même du néceſſaire pour ſecourir l'indigent, l'indigent auſſi-tôt étoit ſecouru ; ce n'étoit plus le miniſtre qui nous parloit, c'étoit notre devoir. S'ils ordonnoient de pardonner les injures, quand ils étoient vindicatifs, le véritable chrétien, oubliant d'où partoit l'inſtruction, voloit dans les bras de ſon frere pour ſe reconcilier avec lui. Pluſieurs, il eſt vrai, pratiquoient ce qu'ils enſeignoient : mais tous ſans exception (même ceux dont le cœur étoit le plus corrompu) ; quand ils étoient dans leurs fonctions auguſtes, n'ont jamais oſé nous prêcher qu'une morale pure & ſainte ; la vérité ſortoit toujours de leur bouche.

Grand Dieu ! quelle eſt donc, encore une fois ; cette religion qui ſe fait tant aimer en nous mortifiant ſans ceſſe, qui combat toutes nos paſſions, qui nous ordonne de faire du bien à ceux qui nous font du mal, qui veut que nous pardonnions à nos plus cruels ennemis, qui ſe rend plus chere à nos cœurs, plus elle nous fait éprouver de perſécutions ! Quelle eſt elle ? . . . . ſeroit-elle l'ouvrage des hommes ! .... Non, de ſi grandes perfections ne leur appartiennent point, leurs productions ſont analogues à tous leurs goûts, elles varient ſelon les circonſtances ; ce qui ſeroit bien aujourd'hui, ſeroit mal dans un autre tems. Vos décrets ſont immuables, ils ſont éternels. . . . Grand Dieu ! dans quel étonnement je reſte confondu ! . . . .

Le clergé de France faiſoit un corps ſi conſidérable, il avoit acquis tant de richeſſes, qu'il ſembloit que nulle puiſſance n'auroit oſé les lui ravir ; dans un jour il a tout perdu ! Quelques brigands ſe ſont préſentés à ſes repréſentans, le poignard à la main ; ils ont tout abandonné, la crainte de la mort leur a fait lâchement tout ſacrifier. Le corps entier n'a jamais oſé proteſter contre. Un plus grand raſſemblement de ces mêmes brigands, enflés de leur premier ſuccès, les entourent une ſeconde fois ; ils ſont mille contre un, ils les menacent de les maſſacrer, s'ils ne renoncent à leur religion. Ils tendent la gorge à leurs bourreaux, ils perſiſtent dans les vrais principes ; la mort ne les épouvente plus. Tous leurs commettans s'empreſſent à l'envi de ſuivre ce noble exemple, tant ils l'approuvent. On les perſécute, on les dépouille entiérement, peu leur importe, ils ne craignent plus ; leur courage ſe ramine ; ce ſont des héros qui envient le ſort des premiers martyrs chrétiens. Pluſieurs d'entr'eux s'étoient refroidis dans le trop grand luxe, leur conſcience aujourd'hui devient inébranlable ; ils ſont tous des ſaints. Ce n'eſt que quelques ſcélérats que vons avez abandonnés, qui ſe ſont voués (en ſe ſéparant de

de l'églife) à l'exécration du genre humain, même de leur parti ; mais ceux-là ne croyoient pas en vous.

Grand Dieu ! combien donc elle eft fainte cette religion ! combien tout nous annonce-t-il qu'elle eft votre ouvrage, qu'elle eft vraie enfin !... Je crois, oui, mon Dieu, je crois. Je fais que mes fautes envers vous font grandes, je les confeffe ; mais je fais auffi que votre miféricorde eft infinie, j'efpere en vous. Je fais que vous m'ordonnez de pardonner à mes ennemis, de vous invoquer, pour qu'ils trouvent grace devant vous, même quand je fuis fous leur couteau. Le facrifice eft grand !... je fens ce qu'il m'en coûte !... Mais... enfin vous triomphez, ma répugnance eft vaincue, tant la religion a d'empire fur les ames vraiment chrétiennes. Je pardonne à tous ces monftres qui nous dévorent. Je vous adreffe mes vœux les plus ardens, pour que vous daigniez deffiller leurs yeux, & porter leur cœur au repentir ; & s'il m'eft permis d'implorer quelque gtace pour moi, fouffrez, grand Dieu, que dans cette nouvelle perfécution j'aie la gloire de mourir le premier martyr de la foi que je profeffe.

Le comte DUPRAT.

P. S. O vous ! intrépides & généreux défenfeurs de la religion & de la monarchie, éloquens rédacteurs des journaux que tous les honnêtes gens lifent dans toutes les parties du monde, perfiftez dans la noble & périlleufe carriere que vous avez entreprife ; & comme vous n'êtes point jaloux de trouver des co-opérateurs à la caufe publique (puifque chaque jour vous nous invitez à vous imiter), fouffrez que je vous prie de vouloir bien annoncer ma petite brochure dans vos prochains journaux, afin de montrer à ces apoftats, lâches déferteurs de la foi de Jéfus-Chrift, qu'un foldat nourri dans les camps au

199

milieu des armes (jaloux d'y faire son devoir) se déclare aussi le défenseur de la religion.

Pardonnez, si je vous fais cette priere publiquement; mais comme j'ai fait plusieurs ouvrages depuis la révolution, que nul n'a été annoncé, sans doute par la faute de mon imprimeur, qui n'aura pas eu l'attention de vous en adresser un premier exemplaire, j'ai pris ce parti pour le forcer aujourd'hui de remplir ce devoir.

Mes ouvrages sont : *Ouvrez donc les yeux ; conseil au roi*; *bon Dieu qu'ils sont bêtes ces Français ! des monstres ravagent tout*; ayant pour épigraphe : *L'enfer dicte nos loix*; & *aux amis de la vérité.*

Sans doute dans un autre temps, ces foibles productions eussent été condamnées à l'oubli par le peu d'art qu'on y trouve ; mais aujourd'hui c'est la vérité que l'on cherche ; heureux qui sait la rendre avec cette mâle éloquence qui vous est si familiere ; je n'ai pas cette prétention ; mais j'espere, messieurs ; que vous voudrez bien avoir la bonté de satisfaire à ma demande en faveur de mon zèle, non pour partager votre gloire (je n'ai pas vos talens) mais pour partager vos dangers, j'en ai tout le courage, & pour éclairer enfin de plus en plus les peuples que les infâmes libellistes cherchent tant à tromper.